

STURM AUF TOUL

L'ATTAQUE DE TOUL

Après avoir attendu pendant des mois sur la ligne Siegfried, nous entrâmes, le 10 mai 1940, en Belgique et au Luxembourg. Dès notre arrivée dans nos lignes de départ, l'artillerie ennemie nous avait causé de grandes pertes, et j'avais dû prendre le commandement de ma section.

Notre attaque dans le bois fût stoppée et nous subîmes de grandes pertes.

Ma section put rejoindre nos propres lignes en faisant quelques prisonniers. Malgré un très vif feu d'artillerie, nous avons maintenu notre position à la lisière de la forêt. Ces combats sont connus sous le nom "d'Enfer d'INOR" dans l'histoire de la division, car le feu d'artillerie français était terrible, et les tirs des nombreux canons, venant de trois directions, se concentraient sur nous.

Un matin, en inspectant nos positions, -ce qui avait plutôt l'allure d'une reptation car chaque mouvement suspect faisait réagir l'ennemi par des tirs de canons-, je remarquai avec effroi qu'il ne restait plus que cinq hommes, sur toute la section, pour occuper notre position.

Pendant la nuit, une grande partie des hommes avait été blessée et emmenée à l'arrière, sans en aviser au préalable le P.C. de la section, car ce dernier était introuvable dans cette forêt vierge.

Pendant la journée, des tireurs noirs, cachés dans les arbres, nous donnèrent beaucoup de fil à retordre. En cela les nègres qui nous étaient opposés nous

dominaient. Leur supériorité, dans ce genre de combat, fut pour nous très désavantageuse, car nous n'étions pas préparés à cette forme de guerre.

Au bout de quelques jours, notre bois avait plutôt l'allure d'allumettes brisées que d'arbres verdoyants dans leur feuillage d'été. Le combat et ses fluctuations, menés principalement par l'artillerie et les lance-flammes, ne laissa sur place que quelques êtres vivants, blancs et noirs, et en plus grand nombre, des cadavres d'amis et d'ennemis, ainsi que des veaux et des chevaux crevés.

A cause de la chaleur, nous ne reconnaissons les cadavres de nos camarades que par leur uniforme.

Il ne pouvait être question de les enterrer car nous n'osions pas sortir de nos abris individuels. En effet, dans le fossé de la route proche, l'ennemi était là, aux aguets.

Sans ravitaillement et sans courrier, nous végétâmes ainsi pendant quelques jours qui nous parurent une éternité. Durant le jour, nous ne pouvions dormir et, la nuit, nous faisons des patrouilles et des reconnaissances pour tenir l'ennemi à distance. Heureusement que ce dernier ignorait la faiblesse de nos effectifs.

Cet "Enfer d'INOR" nous causa des pertes sévères, nous redoutions que cette campagne de France prit les formes d'une guerre de position à la manière de la Première Guerre Mondiale.

Lorsque nous fûmes relevés et engagés dans un autre secteur, nous apprîmes, à notre grande surprise, des nouvelles de victoires si inattendues que nous n'osions pas y accorder confiance.

Car, après d'autres combats difficiles, nous reçûmes l'ordre de prendre part à l'attaque de la forteresse de Verdun qui nous sembla imprenable tant nous savions parfaitement combien de sang avait été versé là, inutilement, au cours de la Première Guerre Mondiale.

Le même jour, nous parvint la nouvelle que Verdun s'était rendue presque sans combat, ce qui nous fit croire à une paix proche. Après de longues marches et espérant un repos prolongé, nous fîmes halte dans la forteresse. Mais quelques heures plus tard, nous fûmes alertés au son du clairon et nous dûmes sortir des casernements dans lesquels nous avions commencé à nous installer confortablement. Nous apprîmes que nous allions être dirigés sur la forteresse de Toul par camions.

Jusque là, Toul m'était inconnue. Nous pensions que cette forteresse secondaire se rendrait aussi vite que Verdun. A peine Toul fut-elle en vue, que nous reçûmes des obus de 75mm sur nos camions (LKW). Les jolis casernements et les rêves de paix étaient déjà loin. Sans nous soucier des ampoules qui nous rappelaient douloureusement nos longues marches, nous sautâmes des camions, et cherchions à nous abriter rapidement.

Malgré un feu vif de l'ennemi, nous avançâmes en ordre déployé vers la forteresse.

A la tombée de la nuit, nous avons réussi à nous approcher de l'ennemi, jusqu'à une portée de grenade, sans pertes.

Nous aurions aimé prendre, pour y passer la nuit, la maison devant nous, mais l'ennemi s'y défendait avec acharnement, nous contraignant à rester aux abords du jardin. Pour éviter les grenades ennemies pendant la nuit, je retirai ma

section de quelques mètres sans que l'ennemi ne s'en aperçût. Et nous eûmes la joie de constater que les Français destinaient toutes leurs grenades au fossé du jardin. Nous fûmes d'autant plus surpris lorsqu'à l'aube nous encerclâmes la maison et la prenions en un tourne-main sans rencontrer de résistance. Nous continuâmes notre marche en avant. A peine le soleil était-il levé que nous eûmes un contact avec le P.C. de Compagnie qui nous donna comme nouvelle mission de nous emparer du pont du canal à droite, si possible intact.

Sous la protection du talus du canal, nous nous en approchâmes. Des coups de feu retentissaient de partout. Mais une vieille expérience de la guerre nous dictait que, plus on approchait de l'ennemi, moins on ne devait craindre son feu.

Comme chaque halte inutile nous apportait, sans nécessité, notre lot de projectiles, nous prîmes le pont d'un seul coup.

En plus du feu d'artillerie française, nous eûmes à subir celui de notre propre artillerie. Vraisemblablement, personne n'avait pensé que nous ayons pu faire un bond aussi rapide. Les feux combinés de l'artillerie amie et ennemie eurent pour effet de précipiter notre avance. Ayant franchi le pont, nous repassâmes les installations des signaux de la voie ferrée et pûmes ainsi descendre le talus sur les talons, espérant trouver un abri sous le pont. Mon agent de liaison me suivit et mes camarades, dix hommes, se mirent à couvert de l'autre côté. Sous le pont, je me trouvais tout à coup face à un Français qui, effaré, interrompit son travail, il fut immédiatement désarmé. Les fils qui devaient servir à faire sauter le pont furent coupés. Comme l'ouvrage se trouvait sous un feu nourri, je donnai l'ordre à mes camarades d'avancer à droite et à gauche du talus du chemin de fer en direction de la forteresse, avec rendez-vous au passage souterrain suivant. Avec cinq hommes, je me réservai le côté qui faisait face à la forteresse. Nous progressions par bonds successifs

d'un buisson à l'autre, nous abritant derrière le moindre obstacle.

Il s'agissait de sortir le plus vite possible de ce terrain exposé au tir. Je pouvais me dispenser de rendre compte de notre avance vers l'arrière car la compagnie avait certainement remarqué que nous avions franchi le pont. J'ignorais que mon capitaine de compagnie avait été gravement blessé et que, à la suite de la fusillade nourrie, personne ne nous suivait. L'ennemi lui-même était mal renseigné sur notre position et nous croyait encore devant le pont du canal car les obus de tous calibres éclataient tout autour du pont. Par contre, nous approchions toujours davantage de la rue qui commençait près du passage suivant de la voie ferrée. Le tir ajusté de fusils et de mitrailleuses rendait notre progression presque impossible. Par contre, rester sur place aurait causé notre perte. D'un bond audacieux, j'atteignis le mur de la première maison de la rue et je pus ainsi, très rapidement, et sans être vu, me mettre à l'abri dans un angle mort.

Il me sembla même que les fantasmes ennemis qui tiraient des fenêtres de la façade ne m'avaient pas remarqué. En rampant, je me risquai jusque dans la cour et je lançai une grenade par la fenêtre. Aussitôt après, le calme, suivi de cris, ce que j'interprétai comme une reddition. Je fis signe à mes camarades les plus proches, et, à trois, nous prîmes la maison. Plus de dix Français se rendirent. Nous leur retirâmes leurs armes que nous rendîmes inutilisables. Nous envoyâmes les prisonniers dans la cave, car un obus après l'autre tombaient sur la maison.

La plupart des tirs venaient de la rue. Je risquai un coup d'oeil par la fenêtre et cela me suffit pour apercevoir une position défensive modèle: la maison devenait inconfortable et, avec deux camarades, selon la méthode précédente, je pris les deux maisons suivantes. Afin d'économiser les munitions, nous nous servions des grenades à main françai-

ses prises sur l'ennemi et bientôt, nous eûmes cent prisonniers. Avec moi, il y avait maintenant quatre hommes, après que mon agent de liaison, qui revenait de l'arrière, m'eût rejoint en franchissant le pont. C'est alors qu'il m'annonça que je devais prendre le commandement de la compagnie car le capitaine avait été blessé. Mais je ne savais pas où se trouvait la compagnie à ce moment-là, alors que même ma section ne pouvait pas me suivre. Je réfléchis rapidement à la façon de mettre hors de combat l'organisation défensive modèle de l'ennemi

car ce n'était qu'après cela que je pouvais espérer que le passage souterrain ne serait plus sous le feu ennemi et que je pourrais renvoyer vers l'arrière mon agent de liaison.

Lorsque j'eus pris la neuvième maison de cette rue, les tireurs ennemis semblèrent désorientés sur ma position car je me trouvais tout d'un coup, en regardant par une fenêtre de la façade, dans le dos de la position défensive modèle ennemie.

Cette ruse de guerre ennemie était pour moi tellement surprenante, mais si réussie et appropriée pour l'ennemi, que je voudrais brièvement l'expliquer ici.

Une lourde charrette française à quatre roues avait été transformée à l'aide de sacs de sable, en abri de mitrailleuse protégé des tirs. Au milieu de la rue longeant le talus de chemin de fer, cette mitrailleuse prenait sous ses feux toute la chaussée et surtout le passage souterrain d'où pouvait venir notre attaque. Les six mitrailleurs avaient deux bons chevaux devant leur charrette capables de tirer la mitrailleuse en direction de leurs propres lignes à l'abri du tir.

Comme je me trouvais dans le dos de cette position, je pus abattre un cheval avec un P.M. Le succès fut complet car je me trouvais derrière les sacs de sable et c'est ainsi que les défen-

seurs se rendirent et gagnèrent la maison sous la menace de nos armes.

En tout, nous avons pris dix-huit maisons et fait de nombreux prisonniers sans pouvoir les conduire vers l'arrière.

Il était sept heures du matin, nous nous trouvions couchés à quelque distance de l'entrée des fortifications de la ville, cherchant à nous abriter de notre propre artillerie.

Avant de pouvoir réfléchir aux précisions à prendre, je vis soudain, en provenance du talus de la voie ferrée, dix français courir vers la grille de fer, à quelques pas de moi. Dès qu'ils nous eurent aperçus, ils coururent encore plus vite et nous derrière eux car il fallait bien faire quelque chose. Tout d'un coup, je me trouvai, accompagné de quatre hommes, au milieu des casemates qui grouillaient d'ennemis.

Notre apparition surprit la garnison de la ville encore paisible car bientôt toute la place se vida. Avec les camarades je me précipitai également dans une casemate, car les obus sifflaient au-dessus de nos têtes. Nous ouvrîmes violemment un portail et fûmes extrêmement surpris de voir que la casemate était bourrée de monde: des soldats, des femmes et des enfants. Des cris d'horreur, des appels, des cris d'enfants nous accueillirent. Une jeune femme se déclara prête à transmettre mes ordres. Alors, je fus saisi de stupeur (le coeur me tomba dans les pantalons!), lorsque, venant de derrière, au moins cent soldats français se présentèrent et jetèrent sur notre ordre leurs armes sur un tas et se rangèrent de l'autre côté.

Comme la porte était fermée à cause du bombardement, il régnait sous la voûte une pénombre grâce à laquelle, dans la confusion générale, personne ne remarqua mon inquiétude. L'ennemi semblait croire que les Allemands avaient pénétré la forteresse par tous les côtés! S'il avait supposé que nous étions seulement cinq hommes en pleine ville, que serait-il advenu?

Avec le même succès, nous prîmes les casemates voisines. Les feux de l'artillerie française et de l'artillerie allemande ne permettaient à aucun soldat ennemi de sortir. Mon agent de liaison m'amena un renfort de dix hommes avec lesquels je pus prendre la cathédrale qui était défendue par une mitrailleuse.

Dans le combat de rues, pour forcer les portes des maisons, je me servis d'une hache ou de grenades prises sur l'ennemi. Je pus ainsi progresser avec mes camarades jusqu'à la porte Sud. A l'aide de mines à chars, je parvins à détruire une remorque à munitions. Il s'agissait d'un véhicule de liaison d'état major à l'intérieur duquel je m'emparai de quelques cartes et de matériel divers. Lentement, ma compagnie suivit et c'est ainsi que, dans la matinée, le P.C. de bataillon put s'établir sur la place du Marché. Nous avons bien la porte Sud mais le faubourg Saint-Evre se défendait vivement et ne nous laissait aucun repos.

La porte Ouest était encore complètement aux mains de l'ennemi. Avec un lieutenant de notre section IG. de régiment, nous décidâmes de faire un coup de main sur la place du Marché de Saint-Evre, d'où provenait surtout le feu de l'ennemi.

Avec cinq camarades, deux à droite et deux à gauche de la rue, j'avancai vers la place du Marché de Saint-Evre tout en surveillant les fenêtres. A ce moment-là, notre avancée constitua une véritable tête de pont dans la position ennemie. Nous fîmes là quarante huit prisonniers. Mais, comme vraisemblablement nous avions surpris le P.C. principal de l'ennemi, le nombre des prisonniers s'accrut d'heure en heure car, à ce P.C., se présentaient des agents de liaison, des éclaireurs, des officiers et des soldats de tout genre. Nous les recevions et les envoyions, sous bonne garde, en direction de la porte Sud.

Le soir, le nombre des prisonniers avait probablement atteint l'effectif

d'un bataillon. Mais le plus difficile était de maintenir, durant la nuit, cette tête de pont. La confusion créée par le tir d'armes lourdes était telle, que personne ne savait avec exactitude où se situait le front.

Le lendemain, nous prîmes encore la porte Ouest et nous pûmes couronner notre attaque par la prise des casernes. Le fort du Tillot se rendit également sans combat.

Ainsi finit pour nous la campagne de France. Je fus un des premiers de mon régiment à recevoir, après la Croix de Fer de 1ère classe, l'insigne des Troupes d'Assaut d'Infanterie.

A ma grande surprise, on me décerna également, en septembre 1940, l'insigne

de Chevalier de la Croix de Fer, alors que je n'étais encore que sous-officier. La citation mentionnait que mon action avait été décisive dans la prise de la forteresse.

Quelques uns de mes camarades reçurent la Croix de Fer de 1ère classe, d'autres la Croix de Fer de 2ème classe, et la plupart, l'insigne des Troupes d'Assaut.

(Traduit de l'allemand)
auteur: Sergent Gerhard Hein

Publié dans:
Männer und Taten
Hanns Möller-Witten
Munich 1957, 242p.
p12-18



Le général Heunert,
de la 58° I.D.,
avait fait imprimer
cette carte postale
pour marquer la
bataille de Toul,
les 19 et 20 juin 1940.
(R. Bruge)

